
Nous étions devenus bons amis et il m'invitait souvent à l'accompagner à sa promenade du soir.

Il dirigeait d'ordinaire ses pas du côté de la rue Sherbrooke ; et là, lorsque tout reposait, il parlait chant et musique avec un accent de tristesse poignante qu'il faisait peine de ne pouvoir soulager.

Depuis quatre mois et demi, il était mon compagnon de pension ; depuis au-delà d'un mois, il était devenu mon ami et professeur.

Nous étions à la mi-août. C'était un samedi soir. Après ma leçon habituelle, Frioul, qui tenait un journal à la main, m'apprit que l'on devait le lendemain exécuter une messe de Palestrina à la cathédrale et me proposa d'aller l'entendre.

Il m'avait dit tant de bien du grand maître du seizième siècle que j'acquiescai volontiers à sa proposition, et le lendemain matin, à dix heures moins cinq, nous étions installés tous deux dans un des bancs de la modeste cathédrale de Montréal.

J'entendis la messe.

J'écoutai cette musique à laquelle je ne compris rien.

Une chose me frappa cependant. Tout en écoutant cette série de phrases marchant indépendamment les unes des autres et formant un tout harmonieux, j'avais pu me rendre compte tout le temps que j'étais dans un lieu saint et que j'assistais au saint sacrifice. Je ne l'avais pas oublié un instant, comme il m'était arrivé si souvent en entendant du Mozart, du Haydn, du Lambillotte.

Au sortir de la messe, Frioul me parut heureux, lorsque je lui fis part de mon impression.

Puis sans aucune transition, " Nous serait-il possible, me demanda-t-il, de visiter la cathédrale en construction ? "

* *

Nous étions sur le terrain de l'évêché, au pied des murs.

L'on cherche une issue à droite et à gauche, et enfin un chassis, dont les planches étaient mal clouées, nous donne accès au dedans.

Nous nous rendons dans la grande nef, près du mur de la façade.

Frioul s'était avancé jusque-là, regardant de tous côtés ; il n'avait pas proféré une parole. Je suivais en silence ; j'avais remarqué que ses yeux roulaient dans l'eau.

Il était sous le poids d'une grande émotion, dont je ne pouvais concevoir la cause.

Tout-à-coup, me saisissant la main à me rompre les os : " Mon ami, dit-il, vous voyez ce grand édifice..... ce sera bientôt une grande basilique..... puissent ces murs n'entendre jamais résonner que des accents propres au culte..... Ah, si vous saviez quels malheurs peut causer la musique théâtrale, surtout lorsqu'on l'introduit dans le sanctuaire !

" Tenez, en voulez-vous un exemple, écoutez mon histoire."

" Je suis né à Palerme en Sicile. Je m'appelle de mon

vrai nom monsieur le comte C.... Mon père, grand politique, versé dans l'art de la diplomatie, jouissait en Europe d'une grande considération. Il fut ambassadeur à Rome, à Paris, à St-Petersbourg." (Je tais les dates de ces diverses ambassades, bien qu'elles me furent alors données, pour ne pas divulguer le nom de mon ami. Mais soyez sûr qu'il disait vrai ; j'ai pu moi-même en constater l'exactitude.)

" En 1854, continuait-il,—j'avais alors vingt-six ans—je m'enfuis du toit paternel et devint chanteur d'opéra. Je joignis une troupe de cabotins, puis passai dans la suite dans plusieurs compagnies de gens de théâtre.

" J'étais disparu du toit paternel depuis deux ans, lorsqu'un soir, à Paris, aux Italiens, mon père, de passage dans la capitale de la France, me reconnut sur la scène.

" Si vous aviez vu son regard courroucé, la rougeur qui couvrit son front. Pauvre père, comme il a dû se sentir humilié ; lui riche, lui noble, lui si estimé des rois et des princes, se savoir tout-à-coup le père d'un chanteur de métier.

" Je le vis sortir de la salle. Il avait vieilli de dix ans.

" En entrant dans la coulisse, un billet cacheté et scellé aux armes de mon père m'était remis. Je lus : " A l'hôtel No. 563, faubourg St. Germain, cette nuit même, ton père t'attend."

" J'hésitai, mais je me rendis à l'invitation.

" La colère de mon père ; les reproches qu'il m'adressa ; inutile de le dire, vous le devinez.

" Puis enfin il en vint à me demander d'abandonner cette vie de chanteur qui faisait son déshonneur.

" Ni menaces ; ni promesses ; ni paroles tendres ; ni le souvenir de ma mère en pleurs ; rien n'y fit.

" Que l'on me considère dans la famille comme décédé ; l'on ignorera toujours et partout que.....(ici il me donna son nom d'acteur.....) est le fils du comte C....

" Tel fut mon dernier mot ; et je m'arrachai de ses bras pour m'enfuir dans la rue.

" Le lendemain, les journaux de Paris annonçaient la résignation du comte C.... comme ambassadeur de St-Petersbourg et sa détermination de vivre désormais dans l'isolement, loin du bruit des cours et de la politique. Ils ajoutaient que le comte avait pris cette détermination à la suite de la découverte que son fils unique l'avait déshonoré au point d'être devenu comédien ou saltimbanque. Mon nom d'acteur était imprimé en gros caractères.

" Le même jour, je recevais une lettre chargée de timbres judiciaires, dans laquelle un monsieur notaire m'intimait que j'étais déshérité par mon père.

* *

" Pour couper court, mon ami," poursuivait Frioul qui pleurait maintenant à grosses larmes ; " le malheur me poursuivit depuis ce jour.

" Je trouvai difficilement des engagements.

" Mon père mourut quelques années plus tard ; les journaux me l'apprent.

" Il est mort de chagrin.

" J'étais à New-York. Le remords s'empara de mon cœur. Je voulus écrire à ma mère. Je songeai à retourner près d'elle.